



Hommage à Guy Vaes

DISCOURS DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN
À LA SEANCE MENSUELLE DU 14 AVRIL 2012

Vous le savez, Guy Vaes n'est plus.

Guy Vaes, qui a été des nôtres des années durant, s'est effacé le 26 février, et cette fois pour de bon, lui qui s'effaçait presque toujours, lui qui avait fait de l'effacement son credo, lui qui savait que l'effacement est un art de vivre, lui qui prônait la nonchalance, peut-être la manière la moins pénible d'être au monde — d'être au cœur d'une réalité à laquelle il avouait n'avoir jamais rien compris et dont il se demandait souvent si elle n'était pas une duperie gigantesque, un immense simulacre ou un énorme canular.

Ce sont des thèmes qu'on retrouve dans ses romans qu'on peut compter sur les doigts d'une seule main — ses cinq romans dont il était très fier, non pas parce qu'il se prenait pour un grand romancier ni parce qu'il était pétri d'orgueil, mais simplement parce qu'il s'étonnait lui-même de les avoir écrits, un tous les dix ans en moyenne, de l'admirable *Octobre long dimanche* en 1956 aux déroutants *Stratèges* en 2002, un peu comme s'il avait réussi chaque fois à accomplir un miracle, à effectuer un improbable tour de force. Ces dernières années, il s'était attelé à un nouveau roman, et je sais qu'il éprouvait du mal à en concevoir les ultimes chapitres et la conclusion car, me confessait-il, le destin des personnages qu'il avait inventés et qu'il avait mis en scène n'arrêtait pas de lui échapper...

Au vrai, Guy Vaes n'a jamais été un écrivain comme un autre, ni d'ailleurs, c'est quelque chose qui m'a toujours frappé chez lui, un homme comme un autre — une expression qu'il convient de prendre au propre et au figuré. Je ne crois pas dévoiler un secret médical en disant qu'il était atteint de *situs inversus*, une anomalie consistant en ce fait que tous les organes se situent du côté opposé à

celui qu'ils occupent normalement. Guy Vaes avait ainsi le cœur à droite, et il en parlait de loin en loin en riant aux éclats, avec ce rire si franc et si sonore qui n'appartenait qu'à lui et qui était des plus communicatifs.

J'ai souvent beaucoup ri avec Guy Vaes. Il était même ce qu'on appelle un rigolo — un rigolo pour qui les Marx Brothers, Buster Keaton, Stan Laurel et Oliver Hardy étaient des dieux, les seuls qu'il vénérât avec ceux du jazz et ceux, peu nombreux, de la littérature, ses dieux littéraires qui étaient pour la plupart britanniques comme Robert Louis Stevenson, Gilbert Keith Chesterton, Virginia Woolf ou le baron Corvo (alias Frederick William Rolfe), américains comme Edgar Allan Poe, Herman Melville, William Faulkner ou James Lee Burke, ou encore italiens comme Massimo Bontempelli, Tommaso Landolfi, Italo Calvino ou Mario Brelich.

J'ai également beaucoup appris grâce à Guy Vaes. J'ai en particulier appris à regarder des films à travers le prisme lumineux de l'imaginaire et à chercher à les apprécier avec les yeux d'un enfant qui s'émerveille quand, sur l'écran, le spectacle est total. Guy Vaes, oui, aimait les films à grand spectacle et à gros effets, les films d'action et d'aventure, les James Bond, les Guerres des étoiles, les Indiana Jones, les Pirates des Caraïbes. Il aimait le suspense, il aimait le mystère, il aimait être pris en otage dans une salle de cinéma d'Anvers et n'en être libéré, ému jusqu'aux larmes, qu'à la toute dernière seconde, après la projection du générique final.

Il aimait les éblouissements, les féeries, les folles escapades au bout et au-delà du réel.

Là, il était comme un môme. Là, il se sentait bien.

Il se sentait bien, pour tout dire, quand il était ailleurs.

Ailleurs, il l'est désormais, et je gage qu'il y est infiniment plus heureux qu'ici.

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Baptiste Baronian, *Hommage à Guy Vaes* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arllfb.be>